



Cahiers  
de recherches  
médiévales et  
humanistes

## Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies  
Comptes-rendus | 2013

---

### *Le récit exemplaire (1200-1800), études réunies par Véronique Duché et Madeleine Jeay*

Laurence Giavarini

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/12861>

DOI : 10.4000/crm.12861

ISSN : 2273-0893

#### Éditeur

Classiques Garnier

#### Référence électronique

Laurence Giavarini, « *Le récit exemplaire (1200-1800), études réunies par Véronique Duché et Madeleine Jeay* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], Comptes-rendus, mis en ligne le 28 janvier 2013, consulté le 15 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/12861> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.12861>

---

Ce document a été généré automatiquement le 15 octobre 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

---

# *Le récit exemplaire (1200-1800), études réunies par Véronique Duché et Madeleine Jeay*

Laurence Giavarini

---

## RÉFÉRENCE

*Le récit exemplaire (1200-1800), études réunies par Véronique Duché et Madeleine Jeay*, Paris, Classiques Garnier (« Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance européenne » 67), 2011, 284p.  
ISBN 978-2-8124-0218-0

- 1 L'ambition déclarée de ce recueil d'actes d'un colloque de la SATOR (Belley, 17-19 septembre 2009) est simple : montrer, à travers une série d'exemples pris du Moyen Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle et présentés de manière chronologique, comment " les textes littéraires déjouent l'exemplarité latente des récits, quelle que soit la période concernée " (introduction, p. 8). Si la définition de cette " exemplarité latente " manque, la périodisation choisie, très large, est bien unifiée par l'idée d'une " littérature utile " et par l'affirmation préalable que l'exemplarité serait finalement toujours, en littérature, prise au piège de la fiction. Même quand la littérature a des fins morales, elle serait " littérature ", ne se laissant donc jamais réduire à un principe d'exemplarité morale. Le titre du volume entend donc fonctionner en partie par antiphrase : les récits étudiés ne sont pas exemplaires, mais parce qu'ils s'insèrent dans des textes littéraires ou procèdent de la littérature, ils " déjouent " l'exemplarité.
- 2 Après une rapide introduction, quinze articles d'une grande qualité déploient cette hypothèse, et la déjouent tant ils montrent à quel point l'exemplarité ne se laisse pas si aisément écarter de l'art du récit. On s'arrêtera un instant sur le premier article dont les notes fournissent une bibliographie centrée sur la discussion historiographique des propositions de Jacques Le Goff sur l'*exemplum*, les perspectives de la rhétorique

antique et la linguistique moderne. Nicolas Louis y tente un bilan des définitions rhétoriques et médiévales de l'*exemplum*, à partir d'un point sur les débats contemporains, puis, parce qu'il faut "dépasser" l'opposition entre l'*exemplum* illustratif et homilétique (Le Goff) et l'*exemplum* inductif de la rhétorique classique (P. de Moos), il revient sur les théories antiques, avant de proposer une définition à la fois narratologique et rhétorique de l'*exemplum* fondée sur la néo-rhétorique de Perelman et Olbrechts-Tyteca. Parti d'"une perception erronée de la rhétorique" qui aurait empêché de "bien comprendre la nature de l'*exemplum*" (p. 26) et qui s'expliquerait par le fait de chercher dans la rhétorique la réponse à une vérité plutôt que d'y voir un instrument de "négociation" entre les individus, Nicolas Louis s'inscrit explicitement, on le voit, dans le retour de la rhétorique contre la critique platonicienne de la rhétorique (sans doute s'agit-il de ce qu'il appelle "perception erronée"). C'est encore à la néo-rhétorique perelmanienne qu'il emprunte l'idée de l'*exemplum* comme "argument fondant le réel" (p. 27, p. 28, p. 31, p. 34). D'une part donc, l'exemple est argument "dans le fond" et récit "dans la forme"; d'autre part il renforce sa qualité argumentative du fait d'être récit. Tout cela conduit Nicolas Louis à reprendre en définitive la définition de Perelman : l'*exemplum* "est un argument qui fonde le réel par la narration (ou son rappel) d'un événement passé" (p. 34).

- 3 C'est à la fin que l'analyse, méthodique, s'emballa quelque peu – "l'*exemplum* puise sa substance d'une réalité comprise, maîtrisée" (p. 35) – alors que surgit la "perspective chrétienne" qui réintroduit la question de la vérité qui avait été écartée au départ, dans la référence à la néo-rhétorique. La "réalité", chez les auteurs chrétiens, c'est bien sûr le reflet de la "pleine Vérité". Mais on ne comprend pas très bien, alors, pourquoi la perspective chrétienne soudainement introduite permet à Nicolas Louis, comme par un tour de passe-passe, de "relativiser la frontière entre un *exemplum* argument (renvoyant à une vérité) et un *exemplum* modèle (renvoyant à une personne)" (p. 35), frontière qui n'a pourtant pas été exposée comme telle au préalable, mais qui fait soudain surgir l'*exemplar*-modèle, inspiré par l'*Exemplum*-parangon (Dieu) à la source de l'*exemplum*-cas concret, lui-même représenté par l'*exemplum*-argument... Tout se passe comme si l'auteur dialoguait à ce moment-là sans le dire avec le travail remarquable de Marie-Claude Malenfant (citée en note un peu plus haut, mais à la marge de son propos), qui fournit une distinction à la fois claire et pertinente entre *exemplum* (l'exemple argumentatif) et *exemplar* (l'exemple modèle). Et même si la vérité du réel – qui n'est pas l'objet de la rhétorique, on s'en souvient – ne saurait être confondue avec la certitude du message chrétien, il y a quelque chose de paradoxal à proposer un modèle de transposition platonicienne pour régler les liens entre les différents usages de l'*exemplum* médiéval, dans un rapport à la "pleine Vérité".
- 4 Par la suite, les articles reposent sur des études de cas construisant les rapports entre récit et exemple : Tovi Bibring étudie le "chemin corrigé" des fables médiévales de *La souris et la grenouille* (Marie de France) et du *Rat avec Rainette et Aigle* de Berekiah Hanaqdan, et voit dans les "indices semés dans les particularités du récit" (un récit topique) ce qui marque, pour un poète, "la liberté d'instruire, de critiquer et de former sa société" (p. 58). Véronique Duché tente un bilan sur "la fiction exemplaire de la première Renaissance", pour montrer que l'*exemplum* médiéval gagne la prose littéraire et se développe jusque dans le roman humaniste. Robin Beuchat s'intéresse à la "vertu barbare" qui introduit dans les *Histoires tragiques* de Rosset un "trouble dans l'exemplarité" affirmée par l'auteur. Aux histoires tragiques que déjouent les contre-

modèles et le machiavélisme contre-réformé (p. 107) répondent alors les “ canards ” et leur exemplarité possiblement “ réactionnaire ” selon Chantal Liaroutzos.

- 5 Les nouvelles et autres récits courts ont également la faveur d'Isabelle Trevisani-Moreau, qui étudie les “ lectures et lectrices chez Segrais ”, et celle de Jean-Raymond Fanlo sur les *Nouvelles exemplaires* de Cervantès. La première analyse la tension entre l'objectif d'instruction de la fiction classique et “ l'entreprise de rénovation ” (p. 131) voulue par Segrais : le problème de l'exemplarité se pose ici au niveau de “ l'application à des particuliers ” de la fiction romanesque, et du travail interprétatif entre les cas rapportés et la pluralité des particuliers. L'exemplarité passe ainsi dans le registre “ esthétique ” (p. 140) en même temps que le rapport au lecteur serait plus, et mieux, construit. Jean-Raymond Fanlo rappelle pour sa part le lexique du profit et du bénéfice lié à l'exemplarité : les nouvelles figurent un “ exemple de ce contrepoint fascinant entre l'examen critique et le jeu de la fiction que réussit *Don Quichotte* ” (p. 151). Mais en en faisant des fictions sceptiques, Cervantès accomplit et déstabilise “ le programme édifiant, normatif, que l'Europe post-tridentine a imposé à la fiction ” (p. 154).
- 6 L'exemplarité du rire est encore une voie explorée par le recueil, à travers d'abord les *Nouvelles Recreations et Joyeux Devis* de Bonaventure des Periers étudiés par Daniel Martin, qui déplace la question de l'exemplarité trop attendue des nouvelles vers l'hypothèse d'un “ espace littéraire exemplaire ” où la folie a sa place et où l'exemplarité se refonde dans le refus de l'exemplarité (p. 185). C'est ensuite le récit comique de Cervantès à Sterne que tente de saisir Yen-Mai Tran-Gervat à travers un essai de classification (le ridicule instructif, la double énonciation notamment) – qui revient vers les *topoi* du comique. Par contraste, les articles d'Éric Tourrette sur le très sérieux abbé de Bellegarde et ses façons subtiles de combiner le rapport entre le “ corps ” du récit et son “ âme ” (son sens), celui d'Éléonore Mavraki sur la narration implicite dans les *Maximes* de La Rochefoucauld, qui traque les fantômes de récits et interroge les liens entre maximes et récit exemplaire, celui de Bérengère Baucher sur la mise en récit dans ce texte “ dissident ” qu'est au fond l'*Émile* à l'égard du discours philosophique – ces trois articles portent sur des objets immédiatement “ sérieux ”, instructifs, voire évidemment pédagogiques. C'est d'ailleurs une des perspectives du volume que de faire passer le lecteur par des groupes d'articles réunis par des objets (plus que des problématiques) proches ou rapprochables – le volume ne présente pas de “ parties ” ou de regroupements explicites cependant, soit qu'il ait été composé trop vite, soit que les éditrices aient souhaité laisser apercevoir des modes de confrontation libres. L'ensemble se clôt sur la tentation exemplaire, indissociable de la démarche autobiographique de Restif de la Bretonne, étudiée avec subtilité par Mohamed Ouled Alla : rôle des énoncés sentencieux dans un matériau disparate (p. 256-257), tentative pour faire entrer un récit de vie dans le cadre *d'exempla* cités (p. 262), jeu d'une transparence affichée du sens qui s'avère toujours un obstacle à la clarté (p. 273).
- 7 Quelques perspectives ou propositions un peu décalées émergent de l'ensemble : tel le bel article de Marion Uhlig sur le *Josaphaz* du poète anglo-normand Chardry (XIII<sup>e</sup> siècle), seule version de la légende de Barlaam et Josaphat “ à annoncer d'emblée son affiliation à la littérature exemplaire ” (p. 61), une affiliation que le texte semble ensuite contredire en ce qu'il retranche beaucoup à la matière doctrinale traditionnelle. C'est ici la façon dont l'auteure lit le poème en vis-à-vis des autres textes figurant dans les manuscrits dont on dispose qui intéresse : ces textes inversent également les perspectives traditionnelles, tout comme le poème de Chardry contraste

avec la morale ascétique de la légende pour proposer un éloge du “ bonheur séculier ”. L’ambiguïté serait ainsi “ constitutive de l’écriture poétique ”, et les manipulations de Chardry “ les traces d’un questionnement sur la nature d’un message édifiant ” (p. 75) C’est aussi la proposition de Chantal Liaroutzos qui étudie le postulat d’immédiateté des “ précurseurs de la presse moderne ” que sont les canards, le rôle de l’anonymat, l’approche strictement pragmatique qui entend faire croire que “ l’exemple parle de lui-même ”... pour y trouver un éclairage sur le “ paradoxe qui fonde le discours médiatique ” (contemporain): “ se nier lui-même en tant qu’intermédiaire entre l’homme et le monde, et fonder sur cette négation sa crédibilité ” (p. 127). Le postulat d’exemplarité a bien à faire avec cette affirmation de transparence, que tout écrit contredit pourtant. C’est encore l’article d’Emilie Klene sur *Le Manuscrit trouvé à Saragosse* qui travaille sur les limites de l’*exemplum*, sa taille, sa superposition ou non avec l’anecdote, dans un va-et-vient constant entre le matériau narratif et la théorie, qui aboutit à une belle proposition de formalisation du travail du lecteur comme “ témoin exclusif d’un processus dénué de mot, dénué de loi, mais qui par sa matérialité sensible, s’impose ” (p. 170). Or, cette question des limites (également envisagée par E. Tourrette) déplace quelque peu le problème de la différence entre les sens de l’*exemplum* (rhétorique ou narratif) pour poser la question de sa lecture, c’est-à-dire, de manière plus ou moins explicite, celle de sa reconnaissance. C’est enfin la question posée avec force par Bérengère Baucher de savoir si Émile est “ un paradigme, un spécimen ou un modèle ” – écartelé à tout le moins entre une “ exemplarité rhétorique ” et une “ exemplarité paradigmatique ” (p. 240) – ce qui, dans un texte formellement instable, rejoue la question de l’exemplarité du côté de “ l’exemple dissident ” (p. 244), vecteur d’une “ pédagogie du texte ” et d’une “ nouvelle éthique de la lecture ” (p. 252).

- 8 On fera deux remarques pour conclure : la première pour regretter qu’aucune bibliographie d’ensemble ne vienne faire un point sur la question de l’exemplarité ou de l’exemplaire, en synthétisant les références critiques qui apparaissent très diverses dans les articles : tantôt du côté de l’*exemplum* médiéval, tantôt du côté de perspectives plus générales (Lyons, Hampton) ou nettement linguistiques (Perelman), tantôt du côté de synthèses récentes (Ouillet, Macé) après les définitions actualisées au XVIII<sup>e</sup> siècle (Trévoux), tantôt encore, comme le propose l’article d’Éric Tourrette, du côté de la différence entre signe et symbole, celui-ci étant composé d’un corps et d’une âme, composé qui permet les variations dans la production du sens de l’exemple. Modèle, symbole, fable, argument, récit... Ces approches sont présentées avec plus ou moins de netteté, mais il est difficile de s’y retrouver dans ce qui apparaît, un peu faussement, comme un champ à la fois confus (certaines références, comme les travaux de Marie-Claude Malenfant et Marie-Anne Polo de Beaulieu, pourtant très différents, sont superposées) et éclaté, alors qu’il s’agit souvent de reformulations à partir de situations disciplinaires différentes.
- 9 La seconde remarque nécessite de revenir au postulat de départ – la fiction échappe à l’exemplarité – qui tend à poser l’espace d’efficacité de l’exemplarité du côté du pur *exemplum*, en dehors de l’espace littéraire, dans une chronologie qui est en outre très vite débordée par celle du recueil : l’exemplarité vraie, ce serait bon, à la limite pour le Moyen Âge, mais cela se serait de plus en plus éloigné avec la découverte des pouvoirs de la littérature ; ou plutôt, ce serait toujours *avant* le temps des œuvres, avant le temps de la littérature (ou son lieu ?). Ainsi de telle observation d’Isabelle Trevisani-Moreau sur “ le succès des *Histoires tragiques* de Rosset [qui] laisse penser que la portée

exemplaire demeure une donnée bien présente dans les fictions narratives au début du XVII<sup>e</sup> siècle ” (p. 130), avant d’interroger “ le dispositif de la conversation galante ” un demi-siècle plus tard : mais le succès des *Histoires tragiques* est peut-être dû à tout autre chose que la “ portée exemplaire ” voulue et exagérée par Rosset, au voyeurisme de ses lecteurs, par exemple. Le problème ici, c’est l’histoire produite par la situation postulée de l’exemplarité : l’*exemplum* (comme l’exemplarité) serait une question toujours ailleurs, toujours véritablement en dehors des objets qu’étudient les littéraires, quoique l’exemple puisse être matriciel et que les récits aient à faire avec des formes narratives brèves. Or, plusieurs articles le montrent, on ne renonce pas si aisément à l’exemplarité.

- 10 Comment donc travailler le rapport des écrits littéraires à une histoire, littéraire mais pas seulement, sans construire de “ grand récit ” ? Outre qu’il vaudrait donc de s’interroger sur les éléments d’histoire littéraire que produit le recueil, mais que les articles ne ressaisissent pas – telle n’est pas la “ consigne ” – on peut trouver que la perspective proposée ne permettait pas d’aborder ce qui nous apparaît pourtant comme le grand retour de l’éthique dans les études littéraires, ces dernières années. Un retour qui faisait à certains égards partie du sujet, qui figure dans les articles qui vont vers l’exemplarité produite par le lecteur, et qui aurait peut-être dû être interrogé en tant que tel, d’autant que la première communication, consacré par Nicolas Louis aux définitions de l’*exemplum*, établissait un lien entre l’écriture médiévale de la vérité et le *storytelling* contemporain (p. 34).